Document generated on 01/11/2026 10:56 a.m.

Recherches sociographiques

Louise VOYER, *Saint-Hyacinthe. De la seigneurie à la ville québécoise* ;Robert CARON, *Un couvent du XIXe siècle. La maison des sœurs de la Charité de Québec*

Denise Piché

Volume 24, Number 1, 1983

L'entreprise canadienne-française

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056023ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056023ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Piché, D. (1983). Review of [Louise VOYER, *Saint-Hyacinthe. De la seigneurie à la ville québécoise* ;Robert CARON, *Un couvent du XIXe siècle. La maison des sœurs de la Charité de Québec*]. *Recherches sociographiques*, *24*(1), 132–133. https://doi.org/10.7202/056023ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

des deux premières hypothèses aux pages 30 et 34; la troisième, elle, n'est introduite de façon précise qu'au début de l'interprétation des données, à la page 74.

Donc, l'ouvrage est mal centré. Cela tient au fait, pour une très large part, que le contenu de ce cahier est extrait d'une thèse de doctorat. Trop de place est accordée aux discussions théoriques, trop peu au matériel empirique qui demeure, et c'est dommage, sous-exploité. Mais d'autres faiblesses ne s'expliquent pas aussi facilement:

1. L'auteur insiste beaucoup sur la nécessité d'une bonne définition théorique de l'espace urbain. On se demande pourquoi, puisque d'une part il se contente d'indicateurs qui peuvent s'appliquer à tout espace, qu'il soit métropolitain, rural ou urbain (p. 44) et que, d'autre part, dans la partie interprétation, la notion d'espace qui est utilisée recoupe tout simplement celle de milieu.

2. Le titre même du texte et l'hypothèse 3 réfèrent à une idéologie dite du B.A.E.Q. et du gouvernement, ce qui constitue une confusion douteuse que ni le gouvernement, ni le personnel du B.A.E.Q. n'auraient admise. Par ailleurs, le concept d'idéologie n'est clairement défini nulle part, ni sa relation à celui de représentation.

3. L'interprétation des résultats empiriques est continuellement emmêlée dans une interprétation théorique, ce qui rend très lourde la lecture des pages les plus importantes du cahier (72–122). Notons en plus que, dans ce processus d'interprétation, l'application à Matane de généralisations faites dans des grandes villes françaises de la taille de Toulouse laisse très sceptique. Il y a urbain et urbain.

4. L'auteur se réfère à une analyse antérieure de textes gouvernementaux sur la relocalisation, qui lui a permis d'isoler les éléments d'une « idéologie urbaine ». Quiconque connaît la période dont il s'agit et lira la description de cette idéologie retrouvera les grands thèmes des débats sociaux du temps, planification, coordination, urbanisation, participation, modernisation, etc., et sera porté à douter qu'il s'agisse bien d'une « idéologie gouvernementale » : tout le monde, de gauche à droite ou l'inverse, discutait de ces thèmes, à l'époque.

5. Il est écrit en page 12 que le plan d'aménagement du B.A.E.Q. rejoint la pensée de Higgins, Martin et Raynaud. On se demande comment, puisque le rapport en question date de 1970 alors que le plan était complété en 1966. En réalité, Higgins, Martin et Raynaud réagissent contre une notion de développement centrée sur les pôles régionaux pour remettre en évidence le rôle des métropoles, celui de Montréal en particulier. Il faut s'en souvenir, le B.A.E.Q. ne définissait pas qu'un rapport local entre ville et campagne, mais aussi, et peut-être davantage, un rapport entre pôles régionaux et métropole.

Conclusion: l'information et l'analyse empiriques constituent la valeur principale, mais un peu trop cachée, de ce cahier.

Marc-André LESSARD

Département de sociologie,
Université Laval.

Louise VOYER, *Saint-Hyacinthe. De la seigneurie à la ville québécoise*, Montréal, Libre expression, 1980, 121p. (« Patrimoine du Québec ».)

Robert CARON, *Un couvent du XIXe siècle. La maison des sœurs de la Charité de Québec*, Montréal, Libre expression, 1980, 148p. (« Patrimoine du Québec ».)

Maintenant que quelques pionniers et groupes de citoyens, par le biais des sociétés d'histoire, ont gagné une manche de la partie de la conservation du patrimoine, maintenant que nous nous

intéressons aux dimensions matérielles et artistiques de notre identité culturelle, il est normal que nous nous interrogions sur les modes de création de ces objets et œuvres qui nous façonnent. De petites équipes de recherche s'acharnent à la tâche depuis quelques années, mais leurs travaux avaient été peu diffusés. Il est donc intéressant que Libre expression, dans sa nouvelle collection « Patrimoine du Québec », s'engage dans la voie ouverte par les « Cahiers du patrimoine » et diffuse systématiquement les travaux de l'historiographie des arts au Québec.

La collection a publié six livres depuis 1980, qui donnent déjà le ton de l'entreprise. C'est le ton de son directeur, Luc Noppen, historien de l'architecture québécoise, qui s'applique avec ses collaborateurs à décrire, mettre à jour, classifier, comparer, expliquer les formes que nous habitons et qui nous habitent. Il ouvre la collection avec deux thèses de maîtrise produites dans son laboratoire. Elles illustrent comment s'écrit l'histoire par la monographie. Robert Caron présente la monographie d'un bâtiment qui fait charnière entre deux moments de l'architecture du XIXe siècle, la maison des sœurs de la Charité de Québec de Charles Baillargé. Louise Voyer fait la monographie de l'évolution de l'espace d'une ville moyenne, Saint-Hyacinthe.

Le premier livre est plus vivant. À travers les péripéties de l'histoire d'une maison d'accueil pour jeunes filles pauvres, qui accueillera même le parlement de 1854, Caron recherche les rapports entre les formes sociales et les formes matérielles. Il explique comment les techniques, l'esthétique, le site, s'imbriquent en architecture pour fournir des symboles à la société. Seule la dimension d'usage de l'architecture est quelque peu négligée, ce qui est le propre de plusieurs histoires de l'architecture. L'analyse aussi poussée d'une œuvre de jeunesse de Charles Baillargé constitue évidemment un travail spécialisé. Mais Caron est bon narrateur. Il illustre combien un bâtiment peut témoigner du développement d'une société.

Le Saint-Hyacinthe de Louise Voyer est plus ardu, plus descriptif. Le livre comprend une première partie qui dresse l'histoire des formes urbaines et architecturales de 1794 à 1920, et une deuxième partie qui inventorie les principaux bâtiments de cette période. Noppen avait réussi à nous communiquer Québec dans son *Québec, trois siècles d'architecture* (Montréal, Libre expression, 1979) en recourant à une telle forme de présentation. Louise Voyer n'arrive pas au même résultat. Le travail est trop bref pour permettre au lecteur de discerner ce qui reste du Saint-Hyacinthe décrit, trop descriptif pour soulever toutes les questions d'intérêt, trop mal édité (références inadéquates aux illustrations, absence de cartes-repères) pour permettre une lecture facile. Le travail est pourtant d'un grand intérêt puisque c'est la troisième ville du Québec, après Montréal et Québec, à nous être contée de façon aussi étendue. On retrouve dans l'histoire de Saint-Hyacinthe le même jeu des plans cadastraux, des plans d'urbanisme, du chemin de fer, des incendies, du courant des parcs urbains, de l'architecture éclectique victorienne, de l'architecture industrielle pré-moderne, qui façonne les villes au XIXe siècle et début XXe siècle. On retrouve les mêmes usages symboliques de l'espace, comme la fréquente différenciation haute-ville/basse-ville. Les faits sont donc intéressants, nous piquent d'envie de voir le travail se répéter pour toutes les villes du Québec.

Les deux livres suffisent à convaincre qu'il faut diffuser les premières démarches des historiographes. Ils nous montrent ce qui nous entoure, nous y intéressent et appuient les démarches de conservation du patrimoine.

Mais il faudra bien qu'un jour, comme collectivité, nous apprenions à accorder autant de soin et de respect à nos formes matérielles que sociales. On ne peut aimer nos œuvres sans urbanisme qui les respecte, sans musées qui les exposent et sans publications qui leur rendent justice. Or les musées et l'édition d'art coûtent cher. Dans un pays où on soutient mal l'édition, Libre expression n'est pas seule responsable de ces bavures impardonnables que sont les photos ternes, mal cadrées, le manque de dessins d'explication, les références absentes.

L'église Notre-Dame n'est pas l'église Notre-Dame quand ses tours sont amputées, et encore moins quand il est question d'histoire de l'architecture.

Denise PICHÉ

École d'architecture,
Université Laval.